

Préface

—

50 ans d'existence et seize années d'abstinence à l'alcool m'ont forgé le bonheur incomparable du rescapé d'un tsunami pour qui la question de l'existence même ne se pose plus. D'emblée j'ai bu beaucoup. Encore trop peu pour admettre la vie telle qu'elle m'était donnée, anonyme parmi les anonymes, et beaucoup trop déjà pour seulement pouvoir en jouir pleinement. Voilà, pour le mal être, c'est fait. Je viens de fêter avec de vrais amis cette longue période d'abstinence, ce long sursis, d'abord parce que je suis vivant.

Voici plus loin ce que je me dois de livrer à plus d'une trentaine d'années de mes premiers verres, attristé , outré comme on peut l'être aujourd'hui devant le même triste sort, via les mêmes pièges et tentations en plus sophistiqués , réservés aux jeunes générations sachant qu'un pourcentage non négligeable d'entre eux tombera malade de l'alcool ainsi que des autres drogues en circulation bien que prohibées.

Document : La Vie par deux fois !

Comme j'essayais d'en prendre l'habitude depuis peu, j'entamais une longue marche, les lèvres vouées à des harmonies inconnues autant qu'imprécises. Le coeur léger, passant de mélodies mémorisées à des improvisations inspirées par dame nature retrouvée, cet hiver 2000, en sous bois, j'étais à nouveau libre du chemin à prendre de cette forêt comme de cette nouvelle vie .

Souvent il me fallait flotter longtemps dans la quiétude que m'offrait cet immense domaine boisé situé à quelques kilomètres de mon villade natal, avant de me laisser aller vers de troublantes images de mon étrange passé venant un peu et parfois trop, gacher l'escapade.

Les images se succédaient, sautant parfois de nombreuses années, me perturbaient .

Les notions de distance, d'orientation, tout s'estompait et ne me restait que l'étrange sensation de voyage, rebondissant dans le temps d'un décors à

l'autre, dans le désordre arbitraire d'une mémoire encombrée.

Parfois, quelques bruits salvateurs sonnaient dans l'immensité des souvenirs envahissants et venaient me sortir de ces sentiers battus. L'accueillante forêt me reprenait alors et m'offrait le doux privilège d'y goûter à plein sens et sans retenue.

Le calme revenu à hauteur de la majestueuse beauté qu'offraient les cimes hivernales des hêtres, ormes, frênes, sapins et autres compagnons de voyage, des moments « heureux » de mon existence perturbée venaient, s'invitant à la fête.

Souvent, et surtout au hasard de ces promenades , je me prenais à penser réellement que le malheur malgré son insistance, n'était pas fait pour moi .

Les divers dons que la vie m'avait offert au berceau pour compenser sans doute la simplicité dans laquelle j'allais baigner dès l'enfance, avaient subi au cours des ans des dommages irréparables.

Pourtant, une incroyable envie de vivre persistait, doublée d'un égoïsme nouveau , nanti que je fûs trop longtemps et encore peut-être, du don de plaire à Dieu tel que je l'avais toujours souhaité et imaginé .

Puis, malgré de terribles moments d'infinie tristesse où je me mettais en quête d'une solution irréparable à laquelle je ne tenais pas vraiment, des évènements et des êtres ainsi qu'une volonté farouche de combattre l'angoisse étaient venus, peu à peu, alimenter encore mon " optimisme agaçant " et réveiller cette envie de vivre qui rageait en moi ;

Je veux parler de cette envie de vivre, imprécise, incertaine mais bien vivante et qui se nourrit de l'attente de l'ultime précision, signal devant déclencher en moi la compréhension et me rendre enfin accessible à la plus grande ouverture d'esprit, banissant le désespoir.

Ce signal, je l'attendais et l'attendais encore, désespérement. De guerre lasse, je l'avais mis au placard des années durant, cessant cette quête de l'inconnu devenir, du pourquoi et du comment, de l'espoir.

Aussi, dans les moments de découragements que nous offre la vie, je l'avais noyé ,enterré, supprimé et oublié pendant des années au bénéfice de la plus sottie dépravation, usant des plus durs produits de détournement, de substitution au bonheur.

Il m'avait suffi, peut-être inconsciemment, de regarder, imiter, admirer pour enfin emboîter le pas

du Père, celui que j'allais élever au rang d'Instigateur , peut-être par pure lâcheté.

Les LAMINOIRS NOIRS

C'était grand, haut et chaud les nuits d'été ; c'était gris , calme et froid les jours blancs. Le Père emportait le matin dans les sacoches de son vélomoteur les canettes de bière brune serrées et ballotées, destinées à alimenter d'arguments frappants et « trébuchants » , la conversation du soir.

Nous existions bel et bien tous les six , frères et sœurs canettes et la paie de comptable de l'horlogerie locale, permettait à notre Mère de faire bouillir la marmite. Du moins, c'est ce que nous pensions. Nous apprendrons plus tard que celle-ci était douée pour gérer l'allocation à laquelle nous ouvriions droit et que notre père gérait d' autres produits de sa paye.

Le soir, après le souper avalé en un temps record eu égard au ton de la discussion parentale qui montait en puissance , nous nous tenions, mon frère aîné et moi au grenier de la maison où nous

attendait un grand lit froid au fond d'une longue pièce mansardée

hantée surtout les hivers rudes, des fantômes et des masques vilains y venaient nous effrayer.

Le froid nous faisait grelotter plus que la peur mais, petit à petit , nous commençons à ressentir les bienfaits chaleureux des fers de fonte enveloppés d'une pièce de drap usé que notre mère glissait tous les soirs sous nos pieds .

Tandis que nous la remercions d'un baiser avant qu'elle nous abandonne aux ténèbres jusqu'au petit matin elle retournait s'alimenter d'une longue et orageuse discussion.

Le sommeil bien souvent tardait à assourdir les rumeurs incessantes montant jusqu'à nous, preuve qu'aucun des arguments distillés de part et d'autre ne parvenaient à ramener le calme chez nos parents. Cela devait durer toujours et, jamais on ne pût parler de tendre guerre.

Les maisons de briques rouge formaient des corons identiques à ceux du secteur minier voisin mais recouverts d'une fine poussière d'argile, tenace et incrustée.

Ici on laminait , plus loin on s'abrutissait sur la lingerie, sur le côté des réveils matin s'exportaient jusqu'en Chine et cela faisait rêver;

Derrière, des péniches lentes et commodes, livraient inlassablement une usine en noix de Coco ; Un peu plus loin reposait la gare des métaux, immense terrain de jeu pour enfants espiègles;

Et puis, c'était notre paradis boisé tout au long du canal encore propre, territoire sacré de nos jeux interdits, lieu unique et magique sans lequel toute enfance est vouée à l'échec.

Que de chevaliers s'animèrent, pieux et valeureux soldats de feuillets répétés chaque Jeudi , inexorablement ressuscités pour l'occasion et laissés pour morts quand le soir , aube d'une autre histoire, commençait à dissiper notre imagination.

Inconsciemment, nous étions les heureux témoins d'une époque où point n'était besoin d'aménager l'esprit qui s'éveillait naturellement au contact permanent du réel et du concret à la beauté irremplaçable de mère nature toujours ouverte et permissive.

A la saison des doriphores , robes noires et craquantes sous nos doigts, des feux de bois s'allumaient sur la terre claire d'immenses jardins que nos grands arbres délimitaient.

Là dessus grillaient de belles pommes de terre cultivées par les mains rugueuses et précieuses de nos aînés, nullement gênés de cette traditionnelle dégustation.

Cela devenait alors le repas frugal de guerriers en croisade ou d'indiens en campement qui, dès l'extinction reprenaient les sentiers ombrageux d'une

aventure sans fin. Sans que nous le sachions de véritables privilèges nous étaients accordés et notre esprit libre, naïf et léger, vagabondait sans retenue

D'autres aventures, mais celles-ci provoquées par la soudaine bienveillance d'un Père en proie à ces moments bénis où le sang du Seigneur le laissait en paix, nous attendaient mais toujours sans le moindre signe annonciateur. Nous saurons bien plus tard combien il était vain de chercher à comprendre ses bonnes ou mauvaises intentions.

Les premières fois où manquait, installée dans la Salle Cuisine, la lessiveuse de bains au côté de la cuisinière au charbon , nous ressentions le commun plaisir caché des mêmes à qui on a évité le savon dans les yeux et le gant à décrasser.

Cette jubilation s'estompait dès qu'on nous remettait à chacun le nécessaire matinal du campeur. Alors, la nuit tombée, nous suivions nos parents sur le sentier qui nous menait aux douches ouvrières des Laminoirs, noir. Là, fiers, nous prenions possession de notre box d'ouvrier et nous lavions, seuls., comme des grands.

Au retour , comme à l'aller, nous observions le silence et mesurions la satisfaction de nos parents qui disaient le plus grand bien de ce type d'expédition.

A les entendre parler sur ce ton inhabituel des couples paisibles et fiers de leur progéniture, nous étions remplis d'aise et goûtions à plein coeur ce moment de sérénité.

Des briques chaudes nous rejoignaient dans le grand lit bien froid, et c'était une belle soirée.Plus tard, il m'est arrivé de penser qu'eux même partageaient en ces rares instants, un bonheur court, simple et merveilleusement ambigu.

D' autre fois, notre comptable au vélo moteur ramenait avec lui le grand voyage du siècle.Tombée du ciel, l'automobile, la meilleure du moment, était à notre disposition pour un Dimanche.Notre stupeur passée,il fallait bien nous rendre à l'évidence, "l'instigateur" au vélo moteur devait posséder un permis de conduire .

Peut-être pensions nous, l'avait-il ramené de son long séjour en Allemagne où il avait été un de ces prisonniers de guerre, volontaires ! Le regard surpris de notre mère nous inquiétait et la nuit précédant le voyage était empreinte d'angoisses.

Jusqu'aux derniers moments, je n'osais paraître m'intéresser à la chose, et je pensais rassurer ma mère en prenant l'air le plus naturel dès qu'on nous

intimait l'ordre de prendre place à l'arrière de ce véhicule d'un autre monde.

Une seul fois nous vîmes, au sommet d'une côte interminable et bien trop pénible au moteur, au loin se profiler la demeure de nos grands parents maternels qui ,nous avons réussi a percer le mystère, devaient être l'objet de notre déplacement , oh combien aventureux.

Nous les vîmes ce jour là, au bord de la route, contemplant avec nous l'illustre mécanicien qui devait permettre de rendre au propriétaire cet engin de malheur. Plus tard, les circonstances me donneront à vérifier que mes premières impressions quant à la manière d'appréhender alors ces engins motorisés étaient les bonnes.

Les seules fois où nos expéditions aboutissaient, un autre homme de la famille en était l'instigateur.L'Oncle, travaillait aux Mines et était toujours lui, accompagné de sa compagne, notre tante préférée. C'est avec eux que je devais découvrir les premiers effets d'une grande émotion et ma tendance à ressentir excessivement les choses.

Je me rendis compte à ce moment de la marque qu'allait laisser la vue offerte à mes yeux inhabitués de grands espaces de sable et d'eau ainsi que l'immense sensation de bien-être au contact du soleil sur ma peau et du sel marin.

Je me rendis compte dans le même temps du manque énormément exagéré que leur éloignement pouvait provoquer en moi. A cette époque, je ne pouvais en mesurer les conséquences dangereuses et néfastes sur le futur proche, doué que j'étais déjà pour passer allègrement d'un état d'infini plaisir à celui d'infinie tristesse.

J'étais pourtant et surtout à me demander ce qui pouvait faire la différence entre les deux instigateurs aux nombreux points communs mais dont l'aptitude à rebondir et agir lors de ces journées fortes en diverses consommations ,était tout autre. Au retour, coincé au fond de la 203, je ne cessais de réfléchir au moyen à ma portée de contourner le scénario orageux de fin de soirée, écrit sur pièce pour mes parents fous qui fatalement couronnait ces trop belles journées.

Je ne comprends qu'actuellement l'étonnement véritable du frère ou de la soeur sur lesquels indifféremment tombait la distribution du rôle qui